PIGNOT (Manon), *L'appel de la guerre. Des adolescents au combat, 1914-1918*

Paris, Anamosa, 2019, 319 p.

Camille Mahé

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/5426>

DOI : 10.4000/histoire-education.5426

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2020

Pagination : 158-161

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Camille Mahé, « PIGNOT (Manon), *L'appel de la guerre. Des adolescents au combat, 1914-1918* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 153 | 2020, mis en ligne le 30 juin 2020, consulté le 04 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/5426> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.5426>

Ce document a été généré automatiquement le 4 janvier 2023.

Tous droits réservés

PIGNOT (Manon), *L'appel de la guerre. Des adolescents au combat, 1914-1918*

Paris, Anamosa, 2019, 319 p.

Camille Mahé

RÉFÉRENCE

PIGNOT (Manon), *L'appel de la guerre. Des adolescents au combat, 1914-1918*, Paris, Anamosa, 2019, 319 p.

- 1 Après avoir réalisé une thèse pionnière sur l'enfance pendant la Première Guerre mondiale, Manon Pignot s'attache de nouveau à faire sortir de l'ombre un groupe largement oublié de l'historiographie, du moins de l'historiographie française : les adolescents combattants. Issue de son habilitation à diriger les recherches, cette publication est le point d'aboutissement d'une réflexion sémantique, déjà entamée par la direction d'un ouvrage sur l'enfant-soldat du XIX^e au XXI^e siècle. Dans l'introduction, l'historienne interrogeait déjà cette « figure incontournable du phénomène guerrier actuel »¹, largement visible dans l'espace public – et plus encore aujourd'hui depuis le départ de jeunes Européens pour rejoindre les rangs de l'État islamique – mais difficilement compréhensible par nos sociétés.
- 2 *L'appel de la guerre* historicise cette figure en analysant d'une part les raisons qui ont poussé ces jeunes – trop vieux pour aller à l'école mais pas assez pour s'enrôler – à vouloir combattre, et d'autre part, les conditions de réalisation de ce « désir de guerre ». Préférant le terme « ado-combattants » à la dénomination impropre d'enfants soldats, Manon Pignot rappelle que ces derniers sont majoritairement âgés de 13 à 17 ans. Le néologisme semble d'autant plus approprié que si la catégorie d'adolescence n'est pas « aussi codifiée que dans les années 1950 », elle « existe bien à la veille de la Grande Guerre » (p. 32). L'un des apports indéniables de cet ouvrage est ainsi de rappeler l'importance pour les historiens de « trouver la bonne dénomination et la

notion juste pour appréhender des réalités indéniables et fuyantes », pour reprendre Pierre Laborie², quitte à les inventer.

- 3 Les ado-combattants de la Grande Guerre sont peu nombreux. S'il est illusoire de les quantifier avec précision du fait du caractère clandestin de leur engagement, Manon Pignot estime qu'ils représentent, dans les pays où existe la conscription, un peu moins de 1 % des soldats présents sur le front. Ce n'est donc pas dans leur nombre qu'ils sont importants, mais dans ce que leur présence sur le champ de bataille révèle des sociétés en guerre, notamment les contradictions et les paradoxes qui les traversent. Parmi eux, le fait d'interdire à ces adolescents de s'enrôler, tout en valorisant les jeunes héros prêts à se sacrifier pour la nation.
- 4 L'enjeu était de taille pour saisir ces « météores » comme l'auteure les appelle. Car si ces adolescents sont visibles sur certaines photographies, ils demeurent souvent invisibles dans les archives, par le simple fait qu'ils devaient mentir sur leur âge voire sur leur nom auprès des autorités militaires pour atteindre le front et ne pas être renvoyés chez eux. Manon Pignot parvient cependant à réunir les parcours de près d'une soixantaine de jeunes filles et de jeunes garçons de nationalités diverses (Français, Anglais, Russes, notamment), en s'appuyant principalement sur leurs souvenirs qu'elle croise avec d'autres documents comme la presse locale ou des sources militaires et juridiques (registres matricules, cour de justice, etc.).
- 5 La structure de l'ouvrage suit la chronologie des parcours de ces adolescents, de la fugue du foyer familial à la réintégration dans la vie civile en passant par l'arrivée sur le front et le baptême du feu. Reprenant le vocabulaire employé par les principaux concernés, l'auteure commence par évoquer l'atmosphère d'« excitation » qui prévalait chez les adolescents au début de la guerre et qui les a conduits à vouloir rejoindre le front, frustrés par le peu de possibilités d'actions qui leur étaient proposées, contrairement aux adultes ou aux enfants d'âge scolaire (chapitre 1). Les adolescents seraient-ils les grands oubliés d'une guerre totale qui cherchait pourtant à mobiliser l'ensemble des acteurs de la société ? Le « vagabondage aux armées » semble en tous cas constituer une réponse paradoxalement inattendue de la culture de guerre. Car si la presse a loué les mérites des jeunes fugueurs, cela relevait bien de la délinquance de guerre : s'engager en dessous de l'âge limite était considéré comme illégal. Le moment de l'enrôlement, et en particulier le contrôle civil et le contrôle médical, devait permettre de l'empêcher.
- 6 Le chapitre 2 cherche à expliquer comment ces adolescents ont pu passer entre les mailles du filet. L'enrôlement fut rendu possible par un ensemble de facteurs, en particulier la mise en place de stratégies individuelles comme la falsification de sa date de naissance ou de son nom – entraînant *de facto* une mort anonyme – mais aussi et surtout grâce aux formes de complicité masculine. Pères, médecins et soldats du régiment ont effectivement souvent fermé les yeux devant des visages qu'ils devinaient ou savaient trop jeunes, de sorte que la présence sur le front de ces ado-combattants était un secret de polichinelle. À ce propos, on aurait aimé en savoir davantage sur le phénomène de « mascottage » que l'auteure mentionne peut-être un peu trop rapidement, ainsi que sur les éventuelles complicités féminines, par exemple celles des infirmières lors du contrôle médical.
- 7 Après le comment, le pourquoi : l'argument économique comme l'influence de la culture de guerre pèsent dans le choix l'engagement d'après Manon Pignot. Cependant, démontre-t-elle, c'est bien le désir de combattre qui est « le moteur principal des

départs adolescents vers le front » (p.143). Ce troisième chapitre révèle ainsi la nécessité d'intégrer les voix des plus jeunes pour mieux comprendre cette figure sociale dont les choix et les désirs – en particulier celui de guerre – peuvent surprendre les historiens. De fait, un autre apport de cet ouvrage est celui de se départir d'une vision encore trop linéaire de la jeunesse en guerre, d'abord et avant tout appréhendée sous l'angle de la passivité ou du statut de victime. Faisant un pas de côté quant au débat contrainte/consentement, l'historienne redonne aux adolescents de la Première Guerre mondiale toute leur autonomie, leur *agentivité*, sans jamais négliger l'importance de l'environnement sociopolitique et culturel dans lequel ils grandissent. En ce sens, les clefs de lecture qu'elle propose pour comprendre ce phénomène complexe nous paraissent tout à fait convaincantes.

- 8 Le détour bienvenu par l'anthropologie dans ce qui constitue l'un des chapitres centraux de l'ouvrage (chapitre 4) vient prolonger et étoffer l'étude de ces parcours adolescents. Si l'enrôlement s'avère être une étape importante au sein de ces derniers, le baptême du feu fait office de véritable rite initiatique, venant définitivement « parachever la séparation d'avec le temps de l'enfance » (p.169) et les assimilant pleinement à la communauté des combattants. L'approfondissement du cas de la Russe Marina Urlova (chapitre 5), qui relève d'une double transgression puisqu'elle est une femme en plus d'être trop jeune, apporte un peu plus de finesse à l'étude. Il montre en effet la complexité du phénomène qui se comprend aussi à travers le prisme du genre et de l'espace, l'expérience du front occidental étant profondément différent du front oriental. Le dernier chapitre, enfin, rend compte de ce que ces adolescents sont devenus après la guerre. La réintégration dans la vie civile, pour ceux qui n'ont pas fait le choix de l'armée répond au chapitre 4 en confirmant l'idée de cette expérience comme rite de passage : c'est à ce moment précis qu'il s'achève.
- 9 Ainsi, dans cet ouvrage particulièrement vivant, Manon Pignot parvient à exhumer de manière stimulante pour le lecteur ces ado-combattants ; elle nous les donne à voir, et même littéralement. Les photographies intégrées à l'ouvrage nous permettent de prendre davantage la mesure de ce qu'ils ont traversé, à l'image de celles de Walter Williams en 1915 et en 1917. Mieux que des mots, elles témoignent des effets de l'assouvissement de ce désir de guerre sur le corps et le regard de ces ado-combattants. Elles donnent un visage à une histoire qui, on l'espère, continuera à s'écrire en France comme à l'étranger, mais aussi pour les autres conflits comme la Seconde Guerre mondiale, comme le suggère l'auteure en conclusion.

NOTES

1. Manon Pignot (dir.), *L'enfant-soldat, XIX^e-XXI^e siècle : une approche critique*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 6.
2. Pierre Laborie, *Penser l'événement. 1940-1945*, textes édités par Jean-Marie Guillon et Cécile Vast, Paris, Gallimard, « Folio », 2019, p. 31.